

La cruche et le prince

Les stéréotypes de genres dans les shōjos

PAR CLARISSE GADALA

Affaire de culture, les stéréotypes se négocient différemment d'un pays à l'autre. Mais depuis longtemps les frontières ne sont plus étanches et les œuvres circulent, entraînant avec elles les stéréotypes qui ont contribué à les construire. Quel regard porter sur ces stéréotypes importés? Clarisse Gadala nous a proposé d'examiner à cette lumière les shōjos japonais dont les jeunes lectrices françaises raffolent.



« Si je veux être plus fort, c'est pour protéger la fille que j'aime¹ »

Des couvertures à cœurs roses, des relations compliquées, des situations et des personnages stéréotypés : le shōjo souffre, en France, d'une image négative de manga romantique, parfois mièvre, et souvent de lieux de comportements ou situations fortement genrés, voire ouvertement sexistes et parfois à la limite du harcèlement.

Cette vision réductrice d'une création japonaise en réalité bien plus complexe s'appuie sur les caractéristiques réelles d'une partie de la production, qui a tendance à occulter le reste.

Force est de constater que certains des shōjos, qui nous parviennent d'un Japon socialement et culturellement très différent de nos sociétés occidentales, sont structurellement appuyés sur des stéréotypes de genre ou de situation qui peuvent laisser perplexe.

Quel impact la lecture répétée de ces titres peut-elle avoir sur notre lectorat adolescent, a priori plutôt féminin, et en pleine construction de son identité ? Faut-il la dénoncer ou s'en inquiéter ? Quel impact l'action des éditeurs francophones a-t-elle eue et peut-elle continuer d'avoir sur cette production ?

Prenons une sélection, faite au hasard, de 14 titres² parus en 2018 et 2019.

UN GARÇON ADMIRABLE

Le garçon est le plus souvent une sorte de demi-dieu, exceptionnel et doué, admiré de tous. D'ailleurs, son surnom, donné avec empressement par son (inévitables) groupe d'admiratrices dès les premières pages, est « le Prince ». On peut même avoir un « Dark Prince » (c'est-à-dire un garçon universellement admiré mais aussi redouté des filles pour sa froideur envers elles). Dans *Our little secrets* (Pika), Aoba est la star du Club de basket et entouré de filles admiratives. Dans le dernier tome de *L♥DK* (Pika), Aoi sort avec Shusei, le plus beau garçon du lycée, et surnommé « le Prince ». Même quand le garçon a des passions moins communes (le dessin, la botanique, l'astronomie), la fille est toujours en admiration totale devant son savoir-faire et sa connaissance, tandis qu'elle-même se cherche (*Ces nuances entre nous*, chez Akata). De ce fait, la jeune fille a parfois même du mal à comprendre comment un être aussi exceptionnel peut s'intéresser à elle.

Ces garçons sont naturellement beaux (leur grande taille est un critère apparemment non négociable et amplement souligné) et populaires, tandis que les filles doivent faire des efforts et sont très préoccupées de leur apparence. « Ça alors ! Si une fille ne prend pas bien soin d'elle, c'est la cata ! »³. Même en essayant très fort d'être moins cool pour apaiser sa copine complexée, Tsurugi⁴, le prince du lycée, n'arrive pourtant pas à atténuer son sex-appeal naturel : il est encore plus beau décoiffé...

Ils sont de manière systématique dans un rôle de protection, d'enseignement ou de conseil vis-à-vis de l'héroïne. Aoba sauve Mayo d'un ballon dans la tête⁵ dès la page 5 ; Kaede sauve Mitsu d'une tentative de viol⁶ ; Okachimachi débarrasse Shinobu d'un admirateur importun⁷, après lui avoir ap-



←
Ema Toyama : *Our Little Secrets*, Pika éditions.
Avec ici les marque-pages édités pour l'occasion.

« Je me suis dit qu'il fallait que je fasse des efforts pour être digne d'être avec toi »

pris le nom scientifique de toutes ces plantes qu'elle qualifiait de « mauvaises herbes » et l'avoir aidée à... planter une punaise ! « Quand j'ai essayé, la punaise n'a même pas fait mine de s'enfoncer, mais quand c'est lui qui le fait, ça semble si facile... ». Même à 12 ans, Eita protège Kako : « Si je veux être plus fort, c'est pour protéger la fille que j'aime... »⁸

Les héros masculins font preuve d'un grand calme et d'une grande sérénité, cultivant le mystère et le sang-froid face à une héroïne dont les sentiments parfois à la limite de l'hystérie sont exprimés par les onomatopées, les apartés et le rougissement.

UNE FILLE EN ADMIRATION

L'héroïne se trouve souvent banale, voire laide et même grosse (en contradiction avec le dessin qui la montre toujours fine et longiligne) : « Je me suis dit qu'il fallait que je fasse des efforts pour être digne d'être avec toi », dit Hinana à Kaede⁹ qui entreprend alors de la convaincre de manger car elle est assez mince pour lui.

La maladresse est un autre stéréotype qui lui est très fréquemment associé, et permet souvent une rencontre, ou une intervention de la part du garçon, qui peut alors s'en attendrir ou s'en moquer (Aoba qualifie ainsi Mayo « d'écureuil maladroit »¹⁰). Les filles sont souvent associées au ménage et à la cuisine¹¹. Les héros masculins les rappellent sans cesse à leur état de victime potentielle : « Allez, relève-toi, je vais te raccompagner chez toi. Tu es trop tête en l'air, il pourrait t'arriver des bricoles »¹² ; « Toi, tu ne devrais pas te balader seule en pleine nuit, même si c'est près de chez toi »¹³. Et ils les ramènent sur leur dos, car elles n'ont pas supporté la fatigue ou l'alcool. Elles sont souvent innocentes et pures, contrairement au garçon qui peut avoir eu plusieurs relations avant elles, et le leur fait remarquer sans vergogne : « Ce qui veut dire que tu es encore vierge ? »¹⁴.

Les shōjos mettent en scène les capacités relationnelles attendues des filles, qui sont en même temps torturées par leurs sentiments ou leur indécision, et n'arrivent pas souvent à exprimer leurs volontés.

La jeune héroïne admire le héros et le soutient. Elle va parfois insister pour rester avec lui et l'écouter afin de découvrir sa véritable personnalité cachée sous les abus que ce dernier lui fait subir (agressivité, froideur, défis...) ¹⁵

UNE RELATION ASYMÉTRIQUE

La relation entre ces figures masculine et féminine très fortement contrastées est sans surprise le lieu de stéréotypes récurrents. Les relations amoureuses sont souvent synonymes d'embarras, de difficulté à communiquer ou à exprimer ses besoins : « J'aurais voulu qu'il me lâche la main mais je n'ai pas réussi à le lui dire », pense Hana alors qu'elle est raccompagnée (sans l'avoir réclamé) par le héros désireux de la protéger des avances importunes d'un autre garçon.¹⁶ Le premier baiser, étape importante de la relation, est dans la quasi-totalité des cas cités à l'initiative du garçon, actif comme toujours alors que la fille est prise par surprise. À ce sujet, un des éléments les plus dérangementants de ces comportements types est la présence fréquente de marqueurs de l'ordre du harcèlement, mais présentés sous un jour positif. Le

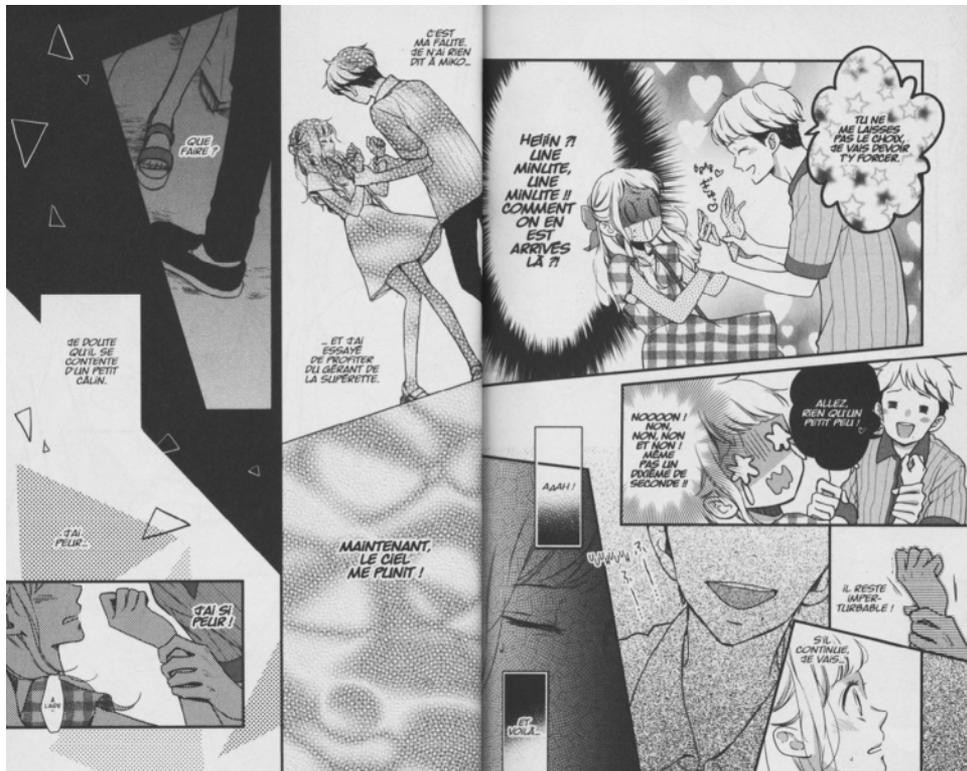


CLARISSE
GADALA

→
Chihiro Hiro : Ces nuances entre nous, éditions Akata, 2019.



↘
Mizuki Hoshino : Mon ex, Kana, 2019.



L'image des shōjos manga est donc en France doublement erronée : figés dans une catégorie plus rigide qu'ils ne le sont à l'origine [...] ils pâtissent en plus d'une production importante qui a pour effet d'invisibiliser les œuvres de qualité.

désir masculin est ainsi représenté comme irrésistible et parfois violent : en témoigne le topos du « kabedon », ou « plaquage romantique »¹⁷, figure attendue dans de nombreux mangas et dramas. D'ailleurs, les garçons ne se privent pas d'avoir des mouvements violents envers les filles, ou de les attirer à eux sans attendre leur consentement¹⁸. Pour faire court, se dégage de certains shōjos une structure voulant que les filles subissent (et acceptent) fréquemment des abus de la part des garçons (chantage, baiser forcé, harcèlement sexuel...) au nom d'un amour qu'elles ressentent dès le début ou dont elles s'aperçoivent après coup. Quand la relation sexuelle est consentie, les garçons, en posture de domination, enseignent à des filles gênées et rougissantes¹⁹.

Ces schémas semblent ainsi établir une réelle hiérarchie entre les deux sexes dans les relations amoureuses hétérosexuelles qui constituent la norme des shōjos romantiques publiés en France. L'image du personnage féminin est celle d'un être que l'homme doit épauler, conseiller, raccompagner, qu'on peut brutaliser mais qui acceptera tout par amour.

Comment expliquer la place de ces stéréotypes dans les shōjos de romance, pourtant avant tout destinés aux filles ? Et comment penser leur réception en France où leur diffusion est importante, notre pays en étant le second plus gros consommateur après le Japon²⁰ ?

LE SUCCÈS AMBIGU DU SHŌJO À LA FRANÇAISE

Il est d'abord primordial de comprendre que le shōjo n'est pas un genre, et ne se limite pas, au Japon, à la romance. Les mangas y sont prépubliés dans des magazines destinés à un lectorat précis : c'est ainsi qu'on parle de shōnen pour un lectorat composé de garçons, et de shōjo pour un lectorat composé de filles (shōjo signifiant littéralement « jeune fille »). Ce ciblage des publics n'implique rien quant aux sujets pouvant être traités dans le manga. Le sujet des shōjos n'est donc pas nécessairement la romance : on y trouve également du fantastique, de l'action, ou encore de l'horreur. La vraie particularité des shōjos, graphiquement, est l'emploi de certains codes (mise en page plus éclatée, physiques plus élancés, grands yeux expressifs, ajout de scories dessinées et de commentaires...) visant à transmettre de manière plus efficace les sentiments des personnages, qui sont le véritable centre de l'action. Les titres publiés dans les magazines shōjos sont d'une grande diversité, car les thèmes abordés (sexe, drogue, sport...) et les personnages représentés se sont enrichis parallèlement à l'évolution de la société japonaise après-guerre, jusqu'à rendre la frontière entre shōjo et shōnen (ou d'autres catégories) beaucoup plus poreuse. Or, de manière assez paradoxale, on ne retrouve pas forcément cette diversité dans l'offre des shōjos faite au public francophone.

Pour quelle raison, en France, le terme a-t-il fait son apparition dans les années 1990, alors que le manga avait été popularisé par le biais des adaptations télévisées diffusées sur La Cinq durant la décennie précédente ? Il prend réellement son essor à partir des années 2000, en raison des succès commerciaux inattendus de shōjos comme *Fruits Basket* de Natsuki Takaya, paru chez Delcourt à partir de 2002, ou *Peach Girl* de Miwa Ueda, paru la même année. Désireux

↓
Mizuki Hoshino : *Mon ex*, Kana, 2019.



de reproduire ces mannes, certains éditeurs ont pu alors avoir tendance à trop segmenter le marché, et à limiter la diversité dans le cadre du shôjo, allant jusqu'à placer dans une autre catégorie (shônen ou seinen – des mangas pour adultes) des mangas publiés à l'origine dans des shôjos mais ne correspondant pas aux critères qu'ils avaient prédéfinis. Ainsi le shôjo *Trinity Blood*, paru en 2008 chez Hachette, a-t-il été vendu comme un « dark shônen »²¹. Et inversement, puisque certains shônen traitant de sujets compris en France comme relevant de la catégorie « shôjo » sont vendus comme tels. Ainsi la communication autour de la sortie du manga *Shine*, de Kotoba Inoya, présentait-elle ce shônen²² qui se passe dans le milieu de la mode... comme un shôjo.

L'image des shôjos manga est donc en France doublement erronée : figés dans une catégorie plus rigide qu'ils ne le sont à l'origine, qui fait la part belle à la romance lycéenne, ils pâtissent en plus d'une production importante qui a pour effet d'invisibiliser les œuvres de qualité, dont certaines sont des chefs-d'œuvre de finesse.

LE JAPON BOUGE POUTANT !

Le manga reste un miroir de la société japonaise, dans laquelle la place de la femme est aujourd'hui encore complexe. En dépit d'une progressive libéralisation des mœurs, que le shôjo a par ailleurs accompagnée lors de son premier essor dans les années 1960²³, de nombreuses barrières sociales et morales freinent encore une répartition égalitaire des tâches, du travail ou du pouvoir²⁴. Ces normes, intériorisées, se retrouvent dans certains des shôjos sous la forme de stéréotypes qui peuvent agir comme un répulsif envers cette catégorie de mangas. Néanmoins, les mangas sont aussi vecteurs de changements. La simple existence du shôjo, et des femmes mangakas, a contribué à démasculiniser le secteur, en termes de lectorat et de création, sans compter que les caractéristiques du shôjo manga, qui insiste sur l'expression de l'intime, ont influencé toute une partie de la création au Japon. Enfin, même si l'évolution est moins rapide que dans d'autres branches du manga, certains shôjos prennent leurs distances par rapport à ces stéréotypes, en jouant pour amener la lectrice ou le lecteur²⁵ à s'interroger sur leur pertinence. Dans *Blessyou*²⁶, le dieu qui transforme le héros en héroïne constate : « Je n'ai jamais compris pourquoi les humains se prennent la tête avec des histoires de genre et compagnie ». Le même shôjo propose une amusante mise en abyme lorsque l'assistante du dieu commente : « Tu vas énerver notre lectorat masculin ». Il existe également des shôjos au ton résolument plus féministe²⁷, ou qui s'emparent remarquablement de thématiques délicates, comme *Perfect World*, publié chez Akata²⁸.

Reste à appréhender la manière dont ces œuvres sont reçues par le lectorat français. S'il est naturel de s'inquiéter d'une omniprésence de stéréotypes dégradants pour l'image de la femme, il faut aussi faire la part du fantasme dans la lecture, qui permet à la lectrice ou au lecteur de suivre les aventures de l'héroïne mais ne préjuge pas de son identification. Comme l'avait montré Janice Radway²⁹ au sujet des romans Harlequin, le lecteur n'est pas passif ou impuissant devant les contenus idéologiques des romans,



↓ Mizuki Hoshino : *Mon ex*, Kana, 2019.



Certains éditeurs conscients des erreurs qui ont été faites par le passé tentent de changer les règles du jeu en soignant leur sélection en amont.

mais lui attribue son propre sens. De la même façon, l'enquête menée par Christine Détrez auprès de jeunes lecteurs de mangas³⁰ montre que la production la plus stéréotypée ne dit rien de sa réception effective : les adolescents et adolescentes interrogés composent aussi à leur manière avec l'offre éditorialement genrée et les représentations du masculin et du féminin qui leur sont proposées. Il est évident, néanmoins, qu'il reste très difficile pour un garçon d'avouer aimer les shōjos, les catégorisations éditoriales assignant au lecteur une identité qu'il ne souhaite pas endosser. De leur côté, les lectrices mettent elles aussi en place des stratégies de contournement ou de dénigrement de la production, en fonction de leur positionnement social ou intellectuel.

Les choses changent, et certains éditeurs conscients des erreurs qui ont été faites par le passé tentent de changer les règles du jeu en soignant leur sélection en amont ou en remplaçant les catégorisations artificielles par un système de mots-clés.

Aux autres, qui ne font rien pour réhabiliter cette branche du manga, de mieux expliquer comment et pourquoi ils choisissent de publier des œuvres dont les stéréotypes les font forcément réagir. ●

1. Nao Maita : *12 ans*, Grenoble : Glénat, 2019. T15, p. 184.
2. Ema Toyama : *Our little secrets*, Pika, 2019. T1 & T2 ; Ayu Watanabe : *L♥DK*, Pika, 2015-2019 ; Hen Hanaya : *Love and retry*, Soleil, 2019. T1 ; Umi Ayase : *The world's best boyfriend*, Soleil, 2019. T1 ; Rin Mikimoto : *Kiss me at midnight*, Pika, 2018. T6 ; Taamo : *Too bad, I'm in love*, Pika, 2019. T1 ; Mizuki Hoshino : *Mon ex*, Kana, 2019 ; Tohru Himuka : *Shinobi Quartet*, Pika, 2019. T4 ; Rie Aruga : *Par-delà les étoiles*, Akata, 2018 ; Chihiro Hiro : *Ces nuances entre nous*, Akata, 2019. T1 ; Io Sakisaka : *Love, be loved ; leave, be left*, Kana, 2016. T7 ; Ayumi Komura : *Bless you*, Akata, 2019. T1 ; Nagamu Nanaji : *Banale à tout prix*, Kana, 2018. T5 ; Nao Maita : *12 ans*, Glénat, 2019. T15.
3. In Ayumi Komura : *Bless you*, op. cit.
4. In Nagamu Nanaji : *Banale à tout prix*, op. cit.
5. In Ema Toyama : *Our little secrets*, op. cit.
6. In Hen Hanaya : *Love and retry*, op. cit.
7. In Chihiro Hiro : *Ces nuances entre nous*, op. cit.
8. In Nao Maita : *12 ans*, op. cit.
9. In Rin Mikimoto : *Kiss me at midnight*, op. cit.
10. In Ema Toyama : *Our little secrets*, op. cit.
11. In Ema Toyama : *Our little secrets*, op. cit., T4 : « On se répartit les tâches entre la cuisine et le ménage? », s'exclament joyeusement les deux filles tandis que les garçons vont s'entraîner au basket.
12. Mizuki Hoshino : *Mon ex*, op. cit.
13. Rie Aruga : *Par-delà les étoiles*, op. cit.
14. Mizuki Hoshino : *Mon ex*, op. cit.
15. In Ema Toyama : *Our little secrets*, op. cit.
16. Rie Aruga : *Par-delà les étoiles*, op. cit.



↑
Japan expo 2018 sur le site
francejapon.fr

17. Ce procédé consiste, pour un garçon, à retenir une fille en posant fermement la main contre le mur avant de se pencher pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Dans le shôjo *Mon ex*, de Mizuki Hoshino, l'ex de l'héroïne Momori la bloque violemment contre un mur en lui disant « Je t'interdis de m'ignorer » puis la coince entre ses bras alors qu'elle pleure et lui dit « arrête ». L'explication de cette attitude arrive en fin de tome : « Je voulais te garder pour moi seul ». Le désir du garçon justifie alors, à ses yeux et à ceux de l'héroïne, cette attitude plus que limite.
18. Dans *Our little secrets*, (op. cit.) Aoba attrape Mayo de force et la tire vers lui pour la coller contre son torse et lui caresser les cheveux, au grand émoi de cette dernière ; dans *Love and retry*, Kaede embrasse Mitsu sans lui demander son avis, fait mine de la violer, l'attrape par le poignet violemment, lui parle mal... Tout cela est pardonné en fin de tome puisqu'en fait il était amoureux (!).
19. Dans *L♥DK* par exemple, la première fois des deux protagonistes, décidée à l'initiative de Shusei, « le Prince », est complètement prise en charge par ce dernier (Aoi rougissante se laissant emporter et guider).
20. En 2018, plus d'une bande dessinée sur trois vendue en France était un manga (source : bilan manga 2018, <https://www.journaldujapon.com/2019/06/26/bilan-manga-2018-ventes-en-france-toujours-plus-haut/>), les shôjos ne représentant cependant que 8,1% des parts de marché du secteur.
21. Voir à ce sujet la très intéressante interview du directeur éditorial d'Akita, Bruno Pham, sur le site [konishimanga.fr](http://konishimanga.fr/2018/01/12/traduction-shojo-manga-interview-bruno-pham-directeur-editorial-akita/) : <http://konishimanga.fr/2018/01/12/traduction-shojo-manga-interview-bruno-pham-directeur-editorial-akita/>
22. *Shine* a été publié pour la première fois dans *Shônen magazine*. En France, paru en 2019 chez Nobi-Nobi!
23. Les femmes mangakas, notamment le Groupe de l'An 24 (créatrices de récits comme *La Rose de Versailles*) ont contribué, en abordant des sujets aussi divers que le sexe, la drogue, ou la science-fiction, à briser les premiers clichés autour du shôjo en intégrant des éléments de narration plus matures.
24. À ce sujet, voir les articles du *Monde* consacrés à Sayaka Osakabe, qui a popularisé l'expression « matahara » (Mother harassment) dont sont victimes de très nombreuses femmes, auxquelles on fait comprendre que leur place est au foyer : https://www.lemonde.fr/asia-pacifique/article/2015/04/08/a-u-japon-les-femmes-en-revolte-contre-le-matahara_4611281_3216.html
25. Car il y en a : voir à ce sujet l'enquête de Nautiljon, <https://www.nautiljon.com/actualite/mangas/les+10+meilleures+shojo+pour+homme+selon+les+lecteurs+masculins+japonais-6247.html>
26. In Ayumi Komura : *Bless you*, op. cit.
27. https://www.lemonde.fr/pixels/article/2018/02/14/de-la-romance-nunucho-a-la-chronique-sociale-les-shojos-mangas-mal-aimes_5257039_4408996.html
28. Rie Aruga : *Perfect world*, Akata, 2016.
29. Janice Radway : *Reading the romance. Women, patriarchy, and popular literature*, 1984.
30. Christine Détrez : « Des shonens pour les garçons, des shôjos pour les filles? Apprendre son genre en lisant des mangas ». In *La Découverte*, 2011/4, N° 168-169, pp. 165-186.